

## De l'« éducation sarajévienne » à la cause palestinienne



Une stèle dans le cimetière juif de Sarajevo, en mai 2019.

PHOTOS DAMIR SAGOLJ POUR « LE MONDE »

○

### Rémy Ourdan

**Sarajevo-Jérusalem 5 | 6 Fille d'une survivante sarajévienne de Bergen-Belsen, Amira Hass vit depuis vingt-cinq ans en Cisjordanie. Très critique envers les colons israéliens, cette reporter et éditorialiste au quotidien « Haaretz » défend sans relâche la cause palestinienne dans les colonnes de son journal**

RAMALLAH (CISJORDANIE) - envoyé spécial

**D**ans l'interminable et douloureux conflit israélo-palestinien, Amira Hass est l'unique Israélienne juive à avoir décidé seule, en conscience, de vivre depuis vingt-cinq ans dans les territoires palestiniens occupés.

Lorsque son journal, *Haaretz*, lui demande en 1993 de couvrir l'actualité palestinienne, elle décide de partir à Gaza et de « vivre l'occupation ». Puisque Israéliens et Palestiniens vivent séparés, il lui faut être chaque jour au plus près de ceux dont elle raconte la vie. Quatre ans plus tard, elle déménage à Ramallah, la « capitale » d'une Palestine non reconnue et elle-même divisée en territoires et enclaves. Elle y vit toujours, dans un immeuble anonyme et sans charme du faubourg d'El-Bireh, au milieu de plantes vertes et de centaines de livres.

Amira Hass a trois raisons de vivre avec les Palestiniens plutôt qu'à Jérusalem. La première est qu'elle estime que c'est « une décision normale pour une journaliste », une question de conscience professionnelle. La deuxième est que c'est « une décision normale pour une fille de communistes : ce n'est pas un acte de

*rébellion mais la continuité de ce à quoi je crois* », raconte la militante, qui récolte autant de prix internationaux de défense des droits de l'homme que de journalisme.

Amira Hass ne mentionne jamais la troisième raison, estimant que ni Israéliens ni Palestiniens ne la comprendraient. Elle ne les intéresserait d'ailleurs sans doute pas. Cette raison-là vient d'une culture lointaine et a une part d'irrationnel : la mère d'Amira Hass est de Sarajevo. Au-delà de ses convictions communistes et pacifistes, elle a ainsi donné à sa fille, admet la journaliste en souriant, « *une éducation sarajévienne* ».

Hanna Lévy-Hass est née à Sarajevo un an avant que Gavrilo Princip, du mouvement révolutionnaire lié aux services secrets serbes Jeune Bosnie, tue d'une balle de pistolet dans le cou, le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, déclenchant la première guerre mondiale. Elle est issue, comme l'immense majorité des juifs sarajéviens, d'une famille sépharade dont les ancêtres sont arrivés dans les Balkans après leur expulsion de la péninsule Ibérique par les rois catholiques en 1492. Après des études à Belgrade, elle enseigne au Monténégro lorsque la seconde guerre mondiale embrase l'Europe. Tandis que son père meurt de faim dans une cache de Sarajevo, elle est arrêtée et déportée.

L'histoire d'Hanna Lévy-Hass dans les camps nazis est connue grâce à son poignant *Journal de Bergen-Belsen* (Seuil, 1989). Après la Shoah, c'est sa fille qui a retracé la vie familiale dans *Notes on my Mother* et *On my Parents*, deux récits publiés en préface et postface de l'édition américaine du livre de sa mère (*Diary of Bergen-Belsen*, Haymarket, 2009).

Elle écrit comment la communiste Hanna Lévy a épousé la création de la Yougoslavie. « *Les juifs se sentaient bien dans la nouvelle fédération, un mélange d'identités religieuses et ethniques sous un seul régime. Peut-être se sentaient-ils bien avec le potentiel non ethnique et égalitaire d'une fédération où leur identité juive n'était qu'un élément – ni inférieur ni supérieur – d'une mosaïque riche et colorée. Elle se sentait égale parmi des égaux.* » C'est ainsi qu'Hanna Lévy regarde la Yougoslavie de 1945, comme une « *mère patrie* », écrit sa fille, ce qu'elle aura du mal à faire pendant les décennies suivantes en Israël.

La jeune communiste yougoslave émigre en 1949, un an après la création de l'Etat juif. « *Après le choc des camps de concentration et comme beaucoup de survivants de l'Holocauste, elle ne s'y est pas sentie particulièrement bien accueillie* », raconte Amira Hass.

Déçue, Hanna Lévy retourne à Belgrade. Elle s'y sent certes yougoslave et communiste, en harmonie avec le projet de Tito, mais elle y est également déçue par le peu de considération envers les survivants du génocide. Elle revient en Israël où, dit Amira, « *elle ne s'est jamais sentie chez elle* ». Comme si l'errance ne devait pas avoir de fin. Comme s'il était devenu impossible de trouver une terre, une maison, une communauté à embrasser après Bergen-Belsen, après l'extermination.

Hanna Lévy n'a curieusement jamais tenté de revenir dans sa ville natale. Pourtant, « *elle parlait tout le temps de Sarajevo* », dit sa fille. Sarajevo, la nouvelle Tolède, la ville de la coexistence communautaire, la cité où le temps s'arrête, pour privilégier la douceur de vivre et la relation au voisin – sauf lorsque l'histoire la rattrape, comme en 1941, avec l'arrivée des nazis et de leurs alliés croates oustachis, ou en 1992, avec le siège de l'armée serbe.

## **Hanna adhère au Parti communiste**

La survivante de Bergen-Belsen a plaisanté toute sa vie sur ce déracinement et l'impossibilité de trouver une nouvelle maison. « *Ses blagues favorites, se souvient Amira, concernaient toujours des réfugiés juifs européens.* » La première est celle d'un juif qui, ayant décidé de quitter l'Europe, se rend dans une agence de voyages. On lui demande où il veut aller. En URSS ? Non, trop dictatorial. Aux Etats-Unis ? Non, trop capitaliste. En Afrique du Sud ? Non, trop raciste. En Israël ? Non, trop de guerres, et trop de juifs. Alors, finalement, le juif demande : et auriez-vous une autre planète ?

La seconde est celle d'un juif qui, ayant décidé de quitter l'Europe, se rend en Israël. Après quelques mois, l'Europe lui manque et il y retourne. Puis Israël lui manque et il y retourne. Et ainsi de suite, en permanence, pendant des années. Alors quelqu'un lui demande où il se sent le mieux, en Europe ou en Israël ? Et le juif répond : sur la route, en chemin.

Réfugiée en Israël, le pays où elle ne se sentira jamais chez elle, Hanna Lévy adhère au Parti communiste israélien, avec le même naturel qu'elle était membre du Parti communiste de Yougoslavie. Elle y rencontre son futur mari, Abraham Hass, un réfugié roumain. Le communisme israélien est très différent du communisme européen : « *En URSS et en Europe de l'Est, être communiste signifiait faire partie d'une nomenklatura ; en Israël, cela voulait dire être dissident* », note Amira Hass. Le parti de l'époque réunit Juifs et Arabes « *contre la politique coloniale israélienne* ».

Ce communisme à l'israélienne et l'« *éducation sarajévienne* » infusée par sa mère font que la future journaliste d'*Haaretz* n'a pas une enfance classique. « *Un enfant israélien apprend très jeune que l'Arabe est un ennemi, un monstre. Chez nous, il y avait toujours des étudiants palestiniens qui vivaient là. J'avais davantage tendance à m'identifier à l'opprimé...* »

Après les tueries de Sabra et Chatila, au Liban, en 1982, commises par les phalangistes chrétiens libanais protégés par l'armée israélienne, sa mère décide de reprendre la route. « *Elle en avait définitivement assez d'Israël* », dit sa fille. Elle émigre pendant une décennie en Belgique, puis à Paris. « *La blague du juif éternellement sur la route, en fait, c'est ma mère elle-même*, en conclut Amira. *Elle n'était venue vivre en Israël qu'à cause de l'antisémitisme génocidaire en Europe, mais elle se sentait bien dans la diaspora. Elle n'est jamais devenue sioniste. L'idée de la diaspora était pour elle une idée naturelle.* »

Finalement revenue à Jérusalem, Hanna Lévy-Hass voit, un an avant sa mort, le conflit israélo-palestinien reprendre en 2000 avec la seconde Intifada. Mère et fille ne croient de toute façon pas au processus de paix enclenché en 1993 à Oslo : pour elles, l'origine du problème est dans la colonisation israélienne de la Palestine, pas uniquement dans les pics de violence d'une guerre sans fin.

Avant de mourir, l'éternelle réfugiée juive sarajévienne confie : « *Tous mes mondes se sont effondrés.* » Amira explique que sa mère a perdu tour à tour « *le monde juif de la diaspora, avec l'Holocauste ; le monde socialiste, avec l'échec des pays communistes ; le monde yougoslave, avec l'effondrement de la Yougoslavie ; puis le monde israélien, à cause de la politique envers les Palestiniens* ».

Lorsque la Yougoslavie s'embrace pendant la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle et que Sarajevo est assiégée, Amira Hass vient de quitter Jérusalem pour Gaza. Elle sent bien qu'il se joue là-bas, dans la ville natale de sa mère, quelque chose d'essentiel pour quiconque s'intéresse au sort de la planète. « *J'étais anéantie, mais je ne parvenais pas à être investie émotionnellement pour deux endroits.* » Concentrée sur le reportage qui va devenir sa vie, elle fait en sorte de ne pas trop regarder vers Sarajevo. « *Tout ce à quoi j'assiste, à Gaza et dans les territoires palestiniens, comme témoin, c'est beaucoup... beaucoup...* » Sa voix se brise. Son regard est noir et triste.

## **Amira dénonce la colonisation**

Un matin, à Ramallah, elle a entendu dire que des colons juifs ont attaqué le village de Jalud et brûlé des oliviers de la famille de Fawzi Ibrahim. Cela fait quelques années qu'Amira Hass ne couvre plus l'actualité quotidienne palestinienne et chaque incident lié au conflit, mais elle est toujours à l'affût d'histoires significatives pour ses trois articles hebdomadaires – un reportage et deux éditoriaux – et elle connaît cette famille depuis vingt ans. Elle se souvient de Fawzi Ibrahim, mort deux ans auparavant, comme d'un paysan particulièrement déterminé, ne se résignant jamais à l'incendie volontaire de ses oliviers à intervalles réguliers et n'hésitant pas à lancer des procédures judiciaires jusqu'à la Cour suprême. « *Un Palestinien a besoin d'un avocat de sa naissance à sa mort* », constate-t-elle amèrement.

Amira Hass connaît chaque sentier, chaque recoin de la Cisjordanie occupée et fracturée. Elle raconte, au détour des collines, l'expansion des colonies juives. Elle remarque qu'elle doit emprunter un chemin de terre différent de celui de sa dernière visite. La carte de la Palestine n'arrête pas de changer, d'évoluer au gré de la colonisation.

Arrivée à Jalud, elle mène son enquête. Elle rend visite aux cinq fils de Fawzi Ibrahim. Le cadet, Mahmoud, l'emmène voir l'école du village, attaquée par les colons masqués qui ont ensuite mis le feu aux champs d'oliviers. Elle récupère une vidéo de surveillance, elle compare les témoignages, les heures d'appel aux pompiers et leur intervention. Dans le reportage publié cette semaine-là, elle rappelle que les règles de l'occupation israélienne n'autorisent cette famille à se rendre dans ses champs et à récolter les olives que

cinq jours par an. Elle retrace l'histoire des colonies de Shyut Rachel et d'Ahiya, établies autour de Jalud, qui demandent que l'armée israélienne interdise définitivement aux fils de Fawzi Ibrahim d'accéder à leurs champs d'oliviers, afin de pouvoir s'approprier leurs terres.

Après le reportage suit dans les colonnes d'*Haaretz* son éditorial, dans lequel Amira Hass compare Israéliens et Palestiniens se masquant le visage pour mener des actions violentes. Elle frappe dur et les mots employés ne sont pas ceux que l'on entend généralement en Israël. Pour elle, les hommes masqués qui attaquent un village palestinien tel que Jalud sont « *affreux et méprisables* », tandis que les Palestiniens qui manifestent masqués devant la barrière de séparation de Gaza sont « *beaux et touchants* ». Elle note que, pour les colons, n'ayant rien à craindre de la découverte de leurs identités, l'objectif de porter un masque est d'« *imposer la terreur* ». Elle pense, en revanche, que les manifestants palestiniens se masquent par nécessité de dissimuler leur identité à l'armée et à la police.

## **référence au partisan yougoslave**

Commentant l'usage de la violence, et notamment du jet de pierres devenu un phénomène commun aux jeunes colons juifs et aux jeunes Palestiniens, elle voit là aussi une différence : le colon visant les fermiers palestiniens est « *un criminel qui s'inscrit dans un soutien aux crimes du gouvernement* », tandis que le Palestinien visant l'armée et la police israéliennes répond à « *son droit et son devoir historique de s'insurger contre un ennemi* ». Pour Amira Hass, le premier se situe dans « *la même tradition que le racisme pathologique du Ku Klux Klan aux Etats-Unis* », tandis que le second s'inscrit dans « *le continuum des combattants de la liberté* ».

S'ensuit une liste de ces combattants ayant été forcés d'agir clandestinement et ayant marqué l'histoire avec, parmi eux – référence probablement incongrue pour un lecteur israélien ou palestinien –, le partisan yougoslave, du nom du mouvement de résistance de la seconde guerre mondiale. On comprend qu'Amira Hass, qui aurait certes pu développer ces convictions personnelles avec un autre héritage, n'est pas la fille d'Hanna Lévy pour rien. Contrairement à sa mère, elle n'a jamais été membre du mouvement communiste – « *aucun parti, aucune Eglise* », dit-elle –, mais ses vingt-cinq années de vie avec les Palestiniens font qu'un retour en arrière n'est pas envisageable.

Cette partisane de la coexistence intercommunautaire méprise profondément ce que le sionisme et la création de l'Etat juif ont entraîné pour les autres communautés sur cette terre de Palestine. « *Ce sont l'antisémitisme en Europe, l'extermination par les nazis et le refus du monde entier d'accueillir les juifs qui ont entraîné le sionisme. Si les juifs avaient eu des refuges, le sionisme aurait échoué, car l'idée de vivre comme une diaspora est très naturelle pour les juifs...* », croit-elle. Tout en reconnaissant que « *les Palestiniens ont tendance à idéaliser le passé* », elle pense qu'« *avant le sionisme, avant la déclaration de Balfour [1917] et la création d'Israël [1948], à Jérusalem, il y avait différentes communautés qui vivaient sans que l'une d'elles domine les autres* ».

Elle en revient aux ancêtres de sa mère, expulsés d'Espagne et accueillis dans l'Empire ottoman, à Sarajevo. Elle croit que, de même que les jeunes Israéliens grandissent aujourd'hui avec « *de fausses informations sur les Palestiniens* », les générations précédentes ont été abreuvées d'histoires sur « *la cruauté des Ottomans* ». Elle note avec satisfaction qu'une nouvelle historiographie revisitant l'époque ottomane voit actuellement le jour, reconnaissant les bienfaits qu'elle a pu avoir sur Jérusalem et la Palestine. « *Les gens étaient racistes, admet-elle. Mais ils vivaient ensemble, et aucune communauté ne dominait l'autre.* »

## **« C'est de l'épuration ethnique »**

Amira Hass est aujourd'hui désespérée par la situation. Celle qui, il y a vingt-cinq ans, ne croyait déjà pas au processus de paix, voit dans la colonisation israélienne un processus irréversible. « *La politique d'Israël, en résumé, c'est : le plus possible de territoires, avec le moins possible de Palestiniens.* » Ayant fait son deuil de la gauche israélienne, car « *il ne peut pas y avoir de gauche quand on soutient la colonisation et l'apartheid* », elle pense qu'Israël « *tente de pousser les Palestiniens hors de leur pays par tous les moyens* ». Faisant écho aux concepts politiques de la seconde guerre mondiale, elle emploie une référence apparue pour la première fois dans le *New York Times* en 1992 à l'occasion de la guerre de Bosnie : « *C'est de l'épuration ethnique.* »



De telles convictions, brandies au fil de ses chroniques – dont celles de la première décennie ont été publiées en France dans *Boire la mer à Gaza* et *Correspondante à Ramallah* (La Fabrique, 2001 et 2004) –, font qu'Amira Hass est parfois qualifiée de « *traître* » en Israël. D'autres la vénèrent pour son intégrité et son radicalisme. Et beaucoup l'ignorent tout simplement, peu intéressés par ce qu'elle a à écrire sur les territoires palestiniens, cet autre monde. « *Mes articles sont, je crois, davantage lus sur le site en anglais d'Haaretz, dit-elle en souriant, que dans le journal en hébreu.* »

Imaginant mal de retourner vivre à Jérusalem après vingt-cinq ans passés en territoire palestinien, elle conclut en riant : «  *finalement, je suis une juive typique : j'aime vivre en tant que minorité, j'aime vivre dans la diaspora* ». Pour une minorité, elle est servie, puisqu'elle est seule.

Amira Hass vit comme si elle avait amené les idées qu'elle partageait avec sa mère à leur paroxysme. Elle ne voit pas les descendants de son père roumain, car « *ce sont des colons* ». Elle ne fait aucune concession.

A la fin de ces conversations menant de Sarajevo à Ramallah en passant par Bergen-Belsen et Jérusalem, elle murmure tout d'un coup : « *Peut-être devrais-je boucler la boucle et aller finir ma vie à Sarajevo.* » Elle ne connaît rien de cette ville dont sa mère lui a tant parlé. Tout juste admet-elle écouter passionnément Damir Imamovic, le maître sarajévien de la *sevdalinka*, la musique traditionnelle bosnienne, sans comprendre un seul mot des paroles, lorsqu'elle parcourt la Cisjordanie en voiture. Elle éclate de rire à l'idée de Sarajevo, comme si elle y puisait une énergie revigorante : « *Le moment est peut-être enfin venu de m'enfuir d'ici...* »

---

**Demain** Contre les murs